→ Dossier de presse

Mis en page par la production L'ANNEXE

Coproduction TnBA

© Terrance Floue

→Théâtre

Des territoires
(... Et tout sera pardonné ?)

Texte et mise en scène **Baptiste Amann**
Artiste compagnon

28 janvier →8 février
mar 28 et ven 31 à 20h30 / mer 29 et jeu 30 à 19h30 /
sam 1er à 19h
TnBA – Grande Salle Vauthier – Durée 2h30

Service communication
Maud Guibert / m.guibert@tnba.org
Hugo Lebrun / h.lebrun@tnba.org
Marie Voisin / m.voisin@tnba.org

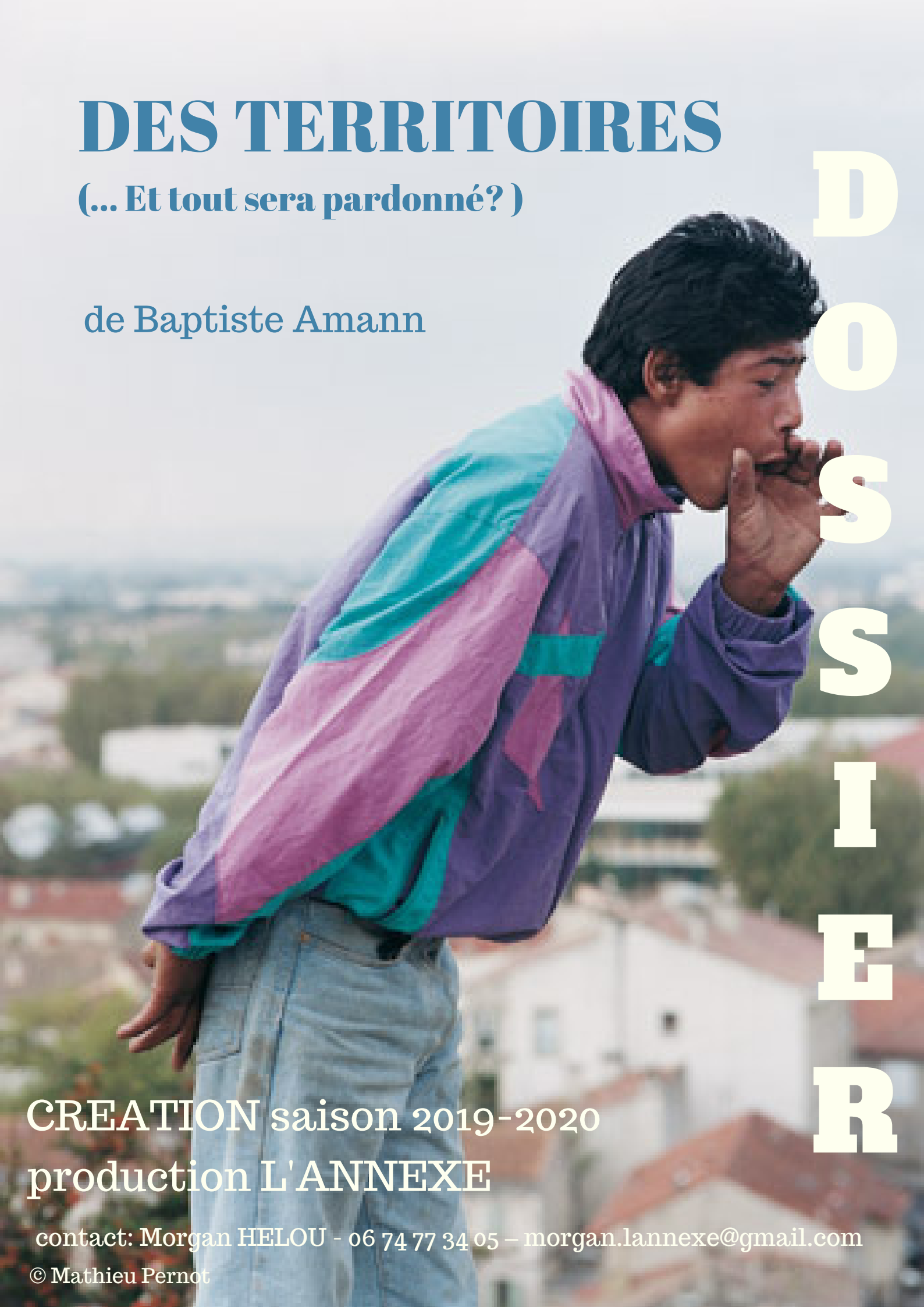
Théâtre national
de Bordeaux en Aquitaine
Direction **Catherine Marnas**
Place Renaudel - Bordeaux
www.tnba.org

DES TERRITOIRES

(... Et tout sera pardonné?)

de Baptiste Amann

DOSSIER



CREATION saison 2019-2020

production L'ANNEXE

contact: Morgan HELOU - 06 74 77 34 05 – morgan.lannexe@gmail.com

© Mathieu Pernot

« Il n’y a pas de processus révolutionnaire. Il y a une scène révolutionnaire. Sans doute toutes sortes d’action et d’enchaînements d’actions s’y présentent-ils, auxquels on peut donner, en eux-mêmes ou dans leur composition, le nom de processus : techniques de prise du pouvoir, formes spécifiques de conflits, formes de manifestation, types de rapports entre les pouvoirs et la rue, entre le centre et la périphérie, etc... La Révolution justement consiste d’abord en cela : la prolifération du politique. Elle est le temps dans lequel « tout est politique ». Entendons par là non pas que tous les comportements, toute la vie, relèvent de regards ou de décisions politiques, mais le fait que la politique démultiplie à l’infini ses lieux et ses formes de représentation. [...] La révolution est d’abord la modification du visible liée à l’interruption brusque de la distribution normale des pouvoirs et des prestiges, des droits de regard et de parole et des formes de symbolisation de leur exercice. [...] Toutes les formes du dire et du faire voir, toutes les combinaisons de l’un et de l’autre (défilé, banquet, fête, théâtre, tribunal, etc...) s’y manifestent, s’y emploient à rendre visible en n’importe quel lieu, en n’importe quel sujet l’éclat du lien. [...] La révolution est l’apparence qui ne se laisse pas séparer de la réalité. Elle est une forme nouvelle de l’apparaître. Le « jour nouveau » ou le « soleil levant » que célèbrent les proses du premier enthousiasme révolutionnaire ne relèvent pas de la simple naïveté qui croit le royaume de Dieu arrivé. Elles enregistrent une mutation effective du visible.»

- Jacques Rancière -

PRESENTATION

Après la création de « Des territoires *(Nous sifflerons la Marseillaise…)* » en 2015 et « Des territoires *(…D'une prison l'autre…)* » en 2017, la création de l'ultime volet de cette trilogie « Des territoires *(… Et tout sera pardonné ?)* » se prépare pour 2019. Initié en 2013 ce projet d'écriture et de mise en scène trouve donc son terme six ans plus tard. Au cours de ces six années, trois spectacles auront émergés, réunissant la même bande d'acteurs, pour la plupart rencontrés lors de ma formation à l'ERAC (l'Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes) de 2004 à 2007. La trilogie suit les péripéties d'une fratrie réunie dans le pavillon d'une résidence HLM, où ils ont passé leur enfance, au moment de la mort de leur parent. Les trois pièces correspondent à trois journées consécutives (la veille de l'enterrement, le jour de l'enterrement, le lendemain de l'enterrement) et ont pour principe d'être chacune traversée par un anachronisme (1 : la révolution Française ; 2 : La Commune de Paris ; 3 : La Révolution Algérienne). La narration propose ainsi une double temporalité. Une, majoritaire, qui avance jour après jour, et l'autre, plus ramassée, qui avance siècle après siècle avec chaque fois l'évocation d'un épisode révolutionnaire de l'Histoire de France. Cette double temporalité est pour moi l'occasion d'inscrire mon histoire dans l'Histoire, et de nourrir au delà de la fiction une réflexion plus ample sur les notions d'identités, d'héritage et d'engagements.

©Mathieu Pernot

RESUME DES EPISODES DE LA TRILOGIE

Nous sifflerons la Marseillaise… (Jour 1)

Le pavillon témoin d'une résidence HLM. Quatre frères et sœur. Lyn, l'ainée, Benjamin lourdement handicapé à la suite d'un accident de voiture, Samuel responsable politique de petite envergure, et Hafiz, le frère adoptif. Ils ont grandi là. Des années passées à commenter l'évolution du quartier, l'ambition de l'un, le racisme de l'autre, les choix, les comportements, les faiblesses de chacun. Réunis à nouveau à la mort de leurs parents, ils reprennent aussitôt leurs anciennes habitudes. Pourtant il faudrait organiser l'enterrement. Vendre ou ne pas vendre la maison. Se prendre dans les bras. Consoler. Impossible… Jusqu'à ce qu'une entreprise d'expertise des sols, venu faire des prélèvements dans la perspective d'un chantier futur, découvrent dans leur jardin des os anciens. Il s'agirait de la dépouille de Nicolas de Condorcet, figure de la Révolution Française. L'héritage n'est plus le même. …

... D'une prison l'autre… (Jour 2)

Jour de deuil. Jour d'émeute. Devant la violence des affrontements, la mairie a pris ses dispositions : les habitants sont invités à rester confiner chez eux sous peine d'être contrôlés et emmenés au commissariat de police. Lyn, Benjamin, Samuel, et Hafiz reviennent du cimetière. Quand ils ouvrent la porte de chez eux, ils tombent nez à nez avec Lahcen et Moussa, deux habitants du quartier venus les prévenir des dégâts provoqués par la révolte. Il y a là aussi Louise Michel, une militante activiste luttant contre le projet d'extension du centre commerciale qui prévoit le rachat de la zone pavillonnaire au profit de la construction d'un parking souterrain. Contraints de cohabiter alors que dehors résonnent les cris de l'insurrection, une petite agora va s'établir dans le salon du pavillon témoin. Et glisser peu à peu, jusqu'à l'incarner tout à fait, vers le souvenir d'une ancienne révolution : celle de la Commune en 1871. …

... Et tout sera pardonné ? (Jour 3)

Salle de soins intensifs du centre hospitalier Henri Duffaut. Benjamin, mordu à la gorge par un chien au moment des émeutes, est en état de mort cérébrale. La question d'arrêter les machines au profit d 'un éventuel don d'organes se pose au reste de la fratrie. Dans le même temps, l'hôpital accueille le tournage d'un film sur la guerre d'Algérie, et plus particulièrement sur le procès de Djamila Bouhireb, figure emblématique et irréductible de la révolution Algérienne. L'actrice qui joue Djamila, en conflit avec le réalisateur, trouve refuge dans le service de réanimation, et va côtoyer, le temps d'une nuit, Samuel, Lyn, et Hafiz au moment où ils ont à prendre une décision tragique. De part et d'autre de la fiction, pour tous la question sera la même. Une question qui se pose à tous ceux dont la situation semble désespérée : arrêter le combat ou le poursuivre coûte que coûte?

INTENTION

Avant toute chose dans chacune des pièces, ce qui m'intéresse à mettre en scène c'est la cohabitation d'un triple environnement.
- Un environnement géographique : Ces zones pavillonnaires qui constituent autant d'angles morts dans notre représentation schématique de la société urbaine, coincée entre deux fantasmes, celui des centre villes et celui des cités HLM.
- Un environnement générationnel : Les personnages sont des trentenaires d'aujourd'hui, c'est à dire issue d'une génération née avec l'effondrement du bloc soviétique et la fin des idéaux, et entrée dans la vie active avec la crise économique de 2008.
- Un environnement révolutionnaire : Qui cherche le chemin d'une révolution pour le 21ème siècle, mais maladroitement, en convoquant des personnages historiques mal dégrossis, dans d'improbables scènes anachroniques, comme pour solliciter le renfort d'une mémoire collective qui peine à se redresser.

Ces trois environnements nourrissent l'interrogation suivante : Quelle Histoire est-on invité à écrire lorsque l'on est, comme les personnages de la pièce, à la fois les héritiers d'un patrimoine sans prestige et les représentants d'une génération que l'on décrit comme désenchantée ?

Pour donner du souffle au projet, cette interrogation j'ai voulu la formuler dans le cadre d'une fresque, sorte de tragédie contemporaine, présentée sur un support situé à mi-chemin entre la fiction et le récit autobiographique, et dont la coupe géologique superposerait trois couches : l'intime, le politique et l'historique.

TRAGÉDIE CONTEMPORAINE

Dans le premier volet on retrouvait les os de Condorcet dans le jardin du pavillon. Dans le second volet Louise Michel faisait irruption dans le salon. Ici, c'est le tribunal militaire d'Alger qui surgit dans un hôpital de banlieue. La veine dramatique de la trilogie Des territoires, on l'aura compris, n'est pas du côté de la vraisemblance. C'est un théâtre de la profusion, du trop plein, qui déborde parce qu'il résiste à l'injonction de la clarté, de la sagesse, de la synthèse.

De ma formation de comédien, je suis resté marqué par l'étude des tragédies antiques. Notamment par l'Orestie d'Eschyle, cette histoire qui en trois pièces voit le meurtre d'un mari par son épouse, celui d'une mère par son fils, et le jugement de ce fils par les Dieux avec la naissance de la démocratie. Une précipitation du temps et une accumulation des drames sur fond de destin tragique et de conflits mythologiques et politiques.
Il y a, toutes proportions gardées, une symétrie lointaine avec l'Orestie, sans toutefois être dans la réécriture: « Les Atrides » ce pourrait être la famille qui habite le pavillon. « Argos » ce pourrait être le quartier dans lequel est implanté ce pavillon. Et enfin les Dieux qui planent au dessus, ce pourrait être l'ombre de l'Histoire qui enveloppe le récit, c'est à dire le personnage historique envisagé comme figure tutélaire.

ET TOUT SERA PARDONNÉ?

Concentrons nous donc sur ce troisième volet. Nous quittons le pavillon témoin. La pièce se situe dans le service de réanimation d'un hôpital de banlieue. Rappelons-le, la trilogie suit le mouvement du deuil. Il m'apparaissait donc important de choisir un lieu de soin pour aborder ce troisième volet qui, après le déni et la colère, aborde l'étape de la *réparation*.

L'enjeu dramaturgique principal repose sur la prise de décision de Lyn, Samuel et Hafiz quant à l'autorisation d'un don d'organe (le cœur) consécutif à la mort cérébrale de Benjamin, leur frère. Ce choix douloureux intervient dans le contexte de l'accueil par l'hôpital du tournage d'un film sur la guerre d'Algérie.
Ce même hôpital est implanté au cœur d'un quartier qui est le théâtre, depuis la veille, de violentes émeutes urbaines (cf volet 2).
Il y a donc une saturation du calendrier, comme s'il n'était pas possible d'être concentré sur une seule chose à la fois. Le monde déborde, s'invite partout et sous toutes les formes, dans le huit clos du drame familial.
Cette densité de la narration ainsi que l'aspect kaléidoscopique de l'écriture sont l'identité formelle de la trilogie. Ils permettent à mon sens d'aborder les sujets traités avec complexité, en organisant entre eux des résonances poétiques plus que des raisonnements idéologiques.

La guerre d'Algérie est un sujet éminemment éruptif. Il catalyse un nombre incalculable de susceptibilités. Aborder le sujet c'est donc prendre le risque de soulever la polémique. L'historien Guy Pervillé parle même de notre « incapacité à reconstituer une mémoire nationale consensuelle » à propos de l'Algérie. Il était important pour moi de traiter le sujet avec distance. C'est pourquoi l'anachronisme du troisième volet n'en est pas un en réalité mais relève plutôt d'une mise en abîme : une pièce qui parle d'un film qui parle de l'Algérie. Par ce biais là, j'espère pouvoir faire entendre les points de vues divergents de manière moins frontale, avec plus de distance. Evoquer le réel, mais sans jamais renoncer à la fiction.

Pour réduire l'angle j'ai choisi le procès de Djamila Bouhireb et ce pour deux raisons. La première c'est que Djamila est devenue à ce moment là, par son impétuosité, son romantisme et son irréductibilité, une incarnation de la révolution Algérienne.
La seconde c'est parce qu'au regard de la thématique de la réparation, cela occasionne la confrontation de deux lieux « réparateurs » : le tribunal et l'hôpital. Autrement dit le lieu où l'on juge et le lieu où l'on soigne.

Les décisions à prendre ce jour là confrontent les mouvements inverses de deux « machines » : arrêter une machine qui maintient la vie d'une part, déclencher une machine qui provoque la mort (guillotine) de l'autre. Il ne s'agit évidemment pas de les mettre sur le même plan moral, mais de s'en servir comme les licences poétiques d'un même motif.

LE PROCES DE DJAMILAH BOUHIREB

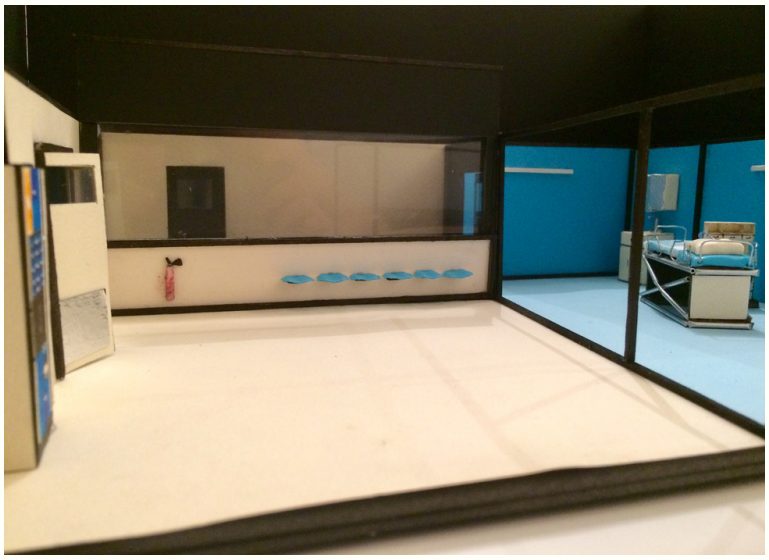
« Mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde » la formule de Camus démontre bien le lien étroit qu'il peut y avoir entre le langage et la violence, surtout quand elle est politique. La guerre d'Algérie a mis un temps fou à trouver sa définition. Benjamin Stora dans le premier chapitre de La gangrène et l'oubli dresse la liste : on a d'abord parlé des « évènements » d'Algérie en 54; puis d' « opérations de police » en 55; « actions de maintien de l'ordre » en 56 ; « opérations de rétablissement de la paix civile » en 57 au moment de la bataille d'Alger ; enfin d' « entreprises de pacification » tout au long de l'année qui précéda l'indépendance de l'Algérie. Or, c'est bien le langage qui définit le cadre légal de la violence. Un acte de guerre officiel, n'a pas le même statut qu'un acte de terrorisme.

Jacques Vergès, l'avocat de Djamila Bouhireb, initia lors du procès ce qu'il appela par la suite sa « logique de rupture ». C'est à dire, détourner la nature du procès en cours, pour instruire celui de la colonisation. C'est l'avocat de l'anti-colonialisme par excellence. Pour lui, il ne s'agit pas de réduire la peine d'une délinquante, mais d'opposer le paradigme de l'oppressé à celui de l'oppresseur.

Jacques Vergès s'exprime ainsi dans le documentaire L'avocat de la terreur de Barbet Schroeder. Le juge dira : *Vous êtes français !* L'accusé dira : *Je suis Algérien !* Le juge dira : *Vous êtes membre d'une association de malfaiteurs ! L'accusé dira : Je suis membre d'un organe de résistance !* Le juge dira : *Vous avez commis un assassinat!* L'accusé répondra : *J'ai exécuté un traitre!* Dès lors plus aucune communication n'est possible. »

De fait, et c'est là ce qui m'intéresse, au cours de ce procès le langage contient des enjeux énormes. La liberté, se fonde-t-elle, en premier lieu, sur le droit à se définir soi-même ?

ECRIRE L'ESPACE



Depuis le départ ma démarche d'écriture s'inscrit dans le fait d'écrire pour des acteurs. Pour ce troisième volet j'ai eu envie d'écrire également pour un espace. C'est pourquoi j'ai conçu cette maquette sommaire en amont de l'écriture. Le plateau de théâtre n'est plus pensé comme un ring, comme il l'était dans les deux précédents volets, avec un élément scénographique central (table, parquet) autour duquel les personnages se précipitaient les uns contre les autres. Ici, la scène est coupée en trois espaces :

- Une salle d'attente.
- Une salle de réanimation
- Un couloir.

Ce triple-espace confine les personnages dans une atmosphère d'attente, et de recueillement. Un espace de retour à soi, tout en permettant, par sa circulation ou sa « transparence » des scènes simultanées de dialogues d'une pièce à l'autre, et un jeu sur l'arrière plan avec la baie vitrée au lointain. L'idée également est de rendre l'espace le plus dépouillé possible pour qu'il puisse évoquer le réalisme d'un l'hôpital, mais permettre également de construire des images plus abstraites, plus oniriques. L'espace du couloir permet également de figurer au début du spectacle, un studio d'enregistrement radiophonique. Au moment de la scène du procès, un pan de la cloison à Jardin pivote et referme l'espace pour évoquer le tribunal militaire d'Alger.

C'est face à cette maquette, en projetant l'écriture dans l'espace que je me suis lancé dans la rédaction de ce troisième volet, pour inscrire les formes d'écriture (scènes enchâssées, monologues, digressions poétiques, voix off, anachronisme etc…) dans une spatialité concrète.

ASSUMER LA FRAGILITÉ: VERS UNE PENSÉE DE L'AGIR

Si je rapproche comme cela les épisodes révolutionnaires de l'histoire de France, et le destin tragique d'une famille d'aujourd'hui, c'est parce que la cellule familiale à mon sens, concentre, à échelle réduite, tous les ingrédients qui préparent la guerre civile.

La difficulté d'une prise de position, qu'elle soit politique, sociale, ou intime, est qu'elle puisse être reçue dans son *intention*, et pas seulement pour ce qu'elle parait. Cette difficulté ontologique est augmentée à notre époque par la virtualisation et l'individualisation que connaissent les sociétés dites « occidentales », où l'homme s'évalue plus par sa capacité à communiquer, que par sa force d'agir.

Les révolutions sont des étapes historiques où la question du sens que nous donnons à la vie est incandescente. Ce qui peut être échangé dans ces moments là, cette mise en ébullition des corps et des esprits, cet espoir ou ce désespoir jeté dans la possibilité d'un monde « autre », manque peut être à une époque - comme le décrit le philosophe Miguel Benassayag dans La fragilité - où nous sommes séparés de notre « puissance d'agir », où nous peinons à trouver les passerelles entre nos souhaits et nos pratiques. Contre le fatalisme ambiant, ce projet de trilogie est animé par la mise en œuvre d'une pensée de « l'agir » qui passe par la reconnaissance de la fragilité comme condition de l'existence.

Parce qu'en réalité, il n'a jamais cessé que des systèmes politiques microcosmiques se fassent et se défassent dans la fureur des réunions de familles montrant bien là que malgré le désenchantement de l'époque, la vigueur à faire valoir qui nous sommes, nous l'avons tous inscrit en nous, et qu'il suffira d'un contexte favorable, un peu de vent dans le dos, pour qu'à nouveau la force nous gagne de tout redéfinir. des lignes dans le corps du texte

EXTRAITS

Extrait 1 (p.17)

Moussa : Dans le hall du centre hospitalier Henri Duffaut, il y a une gravure du 18ème siècle représentant une carte détaillée du comtat Venaissin, recouverte d'un aplat verdâtre. On distingue les reliefs de la région, les cours d'eau inscrits comme des nervures délicates, le Mont Ventoux dressé à l'est, la ville de Carpentras au centre, Cavaillon au Sud, Avignon à l'ouest et juste au dessus, l'enclave autonome de la Principauté d'Orange. Sous le nom de son auteur (Alexis-Hubert Jaillot, géographe de Roy) une légende décrit l'historique de cet ancien état de l'église. On y apprend que *« ce territoire, un temps propriété des comtes de Toulouse, fut cédé par le roi de France Philippe III le Hardi au pape Grégoire X en 1274. En 1305, alors que l'Eglise traverse une grave crise politique, le Pape Clément V, récemment élu, est installé avec sa cour en Avignon plutôt qu'à Rome. Il administre la région autonome du comtat depuis un palais immense implanté au cœur de la ville. »*
Pendant la lecture mon esprit s'échappe.

Je pense à ce « Palais des papes » qui pour moi n'était qu'une expression, comme on dit une « Galette des rois ». D'anciennes images remontent à la surface. Je remonte la ligne escarpée de la rue Peyrollerie qui longe les hauts murs et crée une gorge rocailleuse jusqu'à la place du palais. Je traverse les mètres carrés de pavés enchevêtrés jusqu'à la dalle de pierre blanche d'où part l'écho des chocs provoqués par les skates des petits bourges du centre ville. Je contourne la fontaine, dépasse le grand portail aux contorsions rutilantes, et m'engage dans la côte qui mène au Rocher des Doms. Là haut je longe la marre aux canards où quelques cygnes font de la résistance ; ignore le carrousel qui tourne dans le vide ; dévale le petit sous bois où s'articulent les vielles balançoires et le tourniquet rouge comme de lointains souvenirs. J'arrive sur l'esplanade qui surplombe le Rhône. Je grimpe sur le petit muret. Là, je me glisse dans l'entaille du grillage. Je suis au bord du vide. Sous mes pieds : le centre pénitencier de Saint-Anne. Ils sont plusieurs autour de moi, à demander des nouvelles aux prisonniers en hurlant. Certains lancent en direction de la cour de promenade des sacs en plastiques remplis de fringues et de bouffe qui échouent le plus souvent sur le filet de protection et font comme une mer suspendue de cellophanes éventrés ; écumes vertes et bleues et blanches ; cormorans piégés dans la nasse ; lambeaux d'étoiles tombés dans l'écumoire.

Je ne suis pas retourné dans le centre ville depuis plus de dix ans. Désormais Saint Anne est une friche à l'abandon. On parle d'en faire un hôtel. Ou un musée. Et là, de nouveau, devant la gravure, le souvenir de ce palais dans lequel je n'ai jamais mis les pieds.

Combien de façon y a t il d'habiter une ville ? Et moi qui suis d'ici, ne connais rien d'ici. Enfin… je connais le tout autour. Les rendez vous la nuit au bord du lac Saint Chamand, où les pneus crissent et les moteurs braillent. Le bol en ciment du parc Chico Mendès. Les galeries marchandes de Mistral 7. La piscine de la route de Marseille. Les Bus de la TCRA qui ne circulent plus après 19h30.

L’allée de platane qui borde la reine Jeanne. Saint Jean, et son cimetière. Les cahutes des gitans derrière l’hôpital. La rocade, ce long serpent d’immeuble HLM qui agonisent sous les pots d’échappement. Monclar. La Croix des Oiseaux. Chamfleury. Roumanille. Les Sources. La Barbière. Le pont des deux Eaux....
Les communes alentours : Le pontet et sa nouvelle prison. Montfavet et son asile psychiatrique. Vedène. Sorgues… Et du bon côté du fleuve, dans le Gard là-bas… les bourges ! Villeneuve, l’ile de la Barthelasse, les Angles… Extra muros. On dit ça. Extra Muros. Ça, je connais.

Au rectangle de la gravure répond sur le mur opposé, le rectangle de l’écran de télévision qui diffuse en boucle des images de guerre civile. Le flot est interrompu, de temps en temps, par le portrait de Marvin. Un bandeau déroulant indique : « Des centaines de milliers d’euros de dégâts matériels évalués par la préfecture de police après une nouvelle nuit d’émeute dans le quartier de la Buissière. »

Hier, Marvin était « dans un état grave. » Aujourd’hui, Marvin est mort. La nouvelle s’est répandue dans toutes les cités de France qui, une à une, s’embrasent.

Un temps.

J’ai l’impression que les informations ne sont pas les bonnes. Qu’il y a un problème dans le choix de la rédaction. C’est d’une autre actualité dont il faudrait parler.
Hier, Benjamin s’est fait mordre à la gorge par un Pitt appartenant à l’un des émeutiers. Aujourd’hui, il est en salle de réanimation. Et tout est de ma faute…

On voudrait pouvoir arrêter le monde. Arracher aux horloges les aiguilles discordantes et les aligner toutes sur sa tragédie propre. Mais on se casse toujours les dents sur des fuseaux horaires, et la course incessante des étoiles et du temps.

-Fuck !-

Je n’arrive pas à y croire. Tout semble irréel. C’est quoi le sujet ? Dans ma tête les évènements se confondent. Les visages de Marvin et Benjamin se superposent, créent une figure monstrueuse. Je suis tétanisé. Me voilà à attendre… Coincé entre une gravure du 18ème siècle et un écran plat 18 pouces - Deux fenêtres ouvertes sur un même territoire, séparées de trois siècles - Je suis assis au milieu d’un couloir temporel. Depuis quand se prépare cette journée de merde ?

Pour me calmer, je reprends machinalement ma lecture de la légende : *« Encerclée par le Rhône et la Durance, balayée par le Mistral, soumise aux crues violentes, la citée Avignonnaise s’est agglomérée sur une plaine inhospitalière et marécageuse…"*

Extrait 2 (P.57)

Samuel : Il vous faut une réponse n'est-ce pas ? Nous vous avons déjà fait perdre beaucoup de temps.
Alexandra : Oh vous savez… le temps perdu ce n'est que du temps qu'on croyait gagné.

Alexandra et Olivier échange un regard.

Lyn : Si nous autorisons cette transplantation, expliquez-nous ce que vous allez faire. Toutes les étapes… Le plus précisément possible…
Alexandra : Très bien… Alors, dans un premier temps, nous allons inciser au niveau du thorax pour accéder au cœur. Là nous détacherons l'organe de tout ce qui le maintient dans la poitrine, les nerfs les muscles… afin de le dégager au maximum. Nous injecterons ensuite un liquide à l'intérieur pour qu'il cesse de battre. Puis nous procèderons à l'extraction de l'organe pour le mettre dans une poche de transport avec de la glace. Simultanément l'opération pour le greffé sera mise en place. Nous aurons quelques heures pour transporter le cœur et effectuer la transplantation.

Un temps.

Samuel : A quelle étape Benjamin sera mort ?

Un temps.

Alexandra : Vous pouvez considérer qu'il est déjà mort.

Un temps.

Samuel : Il est mort voilà… Il est mort.

Un temps.

Hafiz : Il est mort.
Lyn : Il est mort.

Un temps.

Hafiz : Quelqu'un peut vivre…
Lyn : Oui.

Un temps.

Samuel : Quelqu'un peut vivre.

Extrait 3 (p.64)

Plateau de tournage.

Le président Roinard : Passons désormais au réquisitoire de Monsieur le Commissaire.
Le commissaire du Gouvernement : Merci Monsieur le président.

Le commissaire se lève.

Le commissaire du Gouvernement : Contre l'accusée Djamila Bouhireb, il faut retenir les preuves accablantes que portèrent au dossier les aveux consécutifs de sa co-inculpée Djamila Bouazza et du chimiste Taleb Abderrahmane. Il semblerait que l'acte ignoble dont ils sont accusés ait produit quelques remords, et il faut accueillir le courage de ces aveux sans défiance, comme l'amorce d'une repentance bienvenue. Repentance à laquelle l'accusée Bouhireb, elle, ne semble en aucune façon vouloir accéder. Je comprends bien la stratégie de la défense et l'émotion que voudrait susciter Maitre Vergès à l'énoncé des supposés sévices qu'aurait subit sa cliente. Mais il faut bien admettre que mon éminent collègue se rêve ici non en avocat rigoureux, mais en alchimiste génial, capable de transformer d'un coup de baguette magique une meurtrière en victime. Qu'on ne s'y trompe pas. Les victimes, pour ce qui nous concerne, ne sont pas aujourd'hui assises dans le box des accusés, mais allongées à la morgue ou sur un lit d'hôpital. Permettez à mon tour que je lise le récit d'une de vos victimes Mlle Bouhireb. Elle s'appelle Nicole Guiraud et elle venait de fêter ces dix ans au moment de l'explosion du Milk Bar.

Le Commissaire du Gouvernement ouvre un document et lit à voix haute.

« Le dimanche 30 septembre 1956 était le dernier jour des vacances scolaires. C'était une très belle journée de fin d'été et, après avoir préparé mon cartable pour la rentrée du lendemain, je demandais a mes parents de sortir avec moi faire un tour. Comme toujours, nous avions été sur le boulevard Front de mer pour admirer les bateaux ancrés dans la rade d'Alger. Nous nous trouvions dans la rue d'Isly et nous dirigions vers la place du Gouvernement, quand mon père me demanda si j'avais envie de manger une glace. Les meilleures glaces d'Alger, c'était au Milk Bar qu'on les trouvait. Arrivés sur place, impossible de trouver une table libre, mon père avait donc commandé pour moi un cornet, afin de le déguster sur le chemin du retour ... Il était 18h35. Ce fut un bruit assourdissant. Le souffle me souleva et me projeta hors du local. Partout autour de moi, le chaos, une panique indescriptible ... Les gens me piétinaient sans me voir, et j'essayais de me relever en appelant « papa, papa ». Les cris et les hurlements couvraient ma voix, et je remarquais soudain que ma robe en tissu écossais était imbibée de sang ... Mon père finit par me trouver. Il me souleva et me prit dans ses bras tout en cherchant du secours. Des gens commençaient à arriver, et quelqu'un m'enleva des bras de mon père qui, atteint lui-même a la jambe ne pouvait plus se tenir debout. Il me fit un garrot avec sa cravate. A ce moment-là, je commençais à perdre conscience car j'avais perdu déjà beaucoup de sang. L'homme fit stopper une voiture civile.

Je voyais bien que mon bras gauche, complètement sectionné, ne “répondait plus “, ne m‘appartenait déjà plus.... Je jouais avec les doigts de ma main inerte comme avec ceux d’une poupée. Je ne ressentais pas la douleur. Mais je sentais que j’allais mourir bientôt .... Lorsque la voiture arriva dans la cour d’un bâtiment de l’hôpital Mustapha, où affluaient des ambulances improvisées, les brancardiers me déposèrent sur une civière. J’ai eu le temps de voir, comme dans un cauchemar, les couloirs remplis de corps ensanglantés, blessés ou morts allongés sur des civières ou a même le sol, les murs et le carrelage maculés de sang ... Je comprenais que je venais de vivre une de ces explosions à la bombe, dont j’avais entendu les adultes parler lors de précédents attentats»

Si je porte à votre connaissance ces détails sordides, c’est pour mettre à jour l’objectif macabre des terroristes tels Djamila Bouhireb : celui de « démembrer » notre société. Les corps mutilés, comme les familles anéanties, partagent cette constante dramatique de la perte d’au moins un de leur membre. Et voilà que dans leurs revendications, ils voudraient aussi arracher à la République, qui ne peut être qu’une et indivisible, cette terre d’Algérie comme leurs engins de morts arracheraient à nos corps, une jambe, un bras… le cœur. C’est au nom de cette triple atteinte aux membres de notre chair, de notre famille, de notre nation, que je réclame pour l’accusée Bouhireb la peine capitale, par décapitation.

Le Commissaire du Gouvernement se rassoit.

Le président Roinard : Merci Monsieur le Commissaire. Accusez Bouhireb levez-vous !

Djamila Bouhireb se lève.

Le président Roinard : Accusée Bouhireb souhaitez vous prendre la parole ?

Un temps.

Le président Roinard : Mlle Bouhireb ?

Un temps.

Djamila Bouhireb : Comme tout être au monde qui réfute les faits dont on l’accuse, Monsieur le président, je souhaiterai évidemment prendre la parole. Mais quitte à prendre la parole, comme tout être au monde Monsieur le président, je voudrai que cette parole soit entendue. Or l’oreille ne se prête réellement qu’à la bouche qui, sur la même ligne, lui fait face. Dès lors, en me posant la question « Accusée Bouhireb souhaitez vous prendre la parole ? » je crois en réalité que votre intention est de requalifier l’accusation, et ne plus me faire comparaitre pour terrorisme, mais pour démence. Car, faisant cela, vous me demandez d’espérer que les lois de la physique, de la morale, de la justice soient abolies pour qu’advienne ce miracle : celui d’apparaitre à votre hauteur. Hélas, ma lucidité, quoiqu’entamée par les soins de votre armée, ne m’autorise pas cette folie. Puisque c’est bien dans ce monde là que je suis invitée à prendre la parole, à votre triple atteinte, j’oppose ma triple pénalité.

Car ma parole ici est d'abord celle d'une Algérienne à un Français.
Mais également celle d'une accusée à son juge.
Et il faut encore ajouter à cela, comme dernière charge, que je vous parle depuis l'inégalité la plus grande, la plus vieille, celle qui tient entre elle toutes les autres - car c'est d'elle qu'on a créé ce mythe du vainqueur et du vaincu, d'elle qu'on a tiré la substance de l'asservissement, du dictat de la force, du maitre et de l'esclave, du colon et du colonisé - c'est à dire celle qui existe entre les hommes et les femmes.

La parole d'une femme Algérienne qui depuis le banc des accusés fait face à un homme de loi, représentant de l'état Français, que vaut elle en réalité? Est-elle nécessaire ?

Quand je regarde autour de moi, que je vous vois, Monsieur le président, Monsieur le Commissaire du Gouvernement, Messieurs les parachutistes venus en nombre dans l'assistance soutenir votre Capitaine… et bien… permettez moi d'en douter.

Un temps.

« Messieurs, je sais que vous allez me condamner à mort, car ceux que vous servez ont soif de sang. La vérité est que j'aime mon pays, que je veux le voir libre et que pour cela j'approuve la lutte du Front de Libération National. Mais en me tuant, n'oubliez pas que ce sont les traditions de liberté de votre pays que vous assassinez, son honneur que vous compromettez, son avenir que vous mettez en danger, et que vous n'empêcherez pas l'Algérie d'être indépendante Inch'Allah. »

Yacine *(réalisateur)* : Et… Coupeeez !!!

La lumière bascule en lumière de service.

L'ANNEXE

La p'tite histoire…

En 2004 Solal Bouloudnine, Olivier Veillon, Victor Lenoble et Baptiste Amann se rencontrent à l'ERAC. A la sortie de l'école, convaincus qu'il y a « trop de chose », ils signent leurs premiers spectacles, mis en scène par Victor Lenoble et Mathieu Besset, sous le sigle IRMAR (Institut de Recherche menant à Rien) : Le Discours sur Rien en 2007, Four6 en 2007 Du caractère relatif de la présence des choses en 2008, Les choses : quels enjeux pour un bilan les concernant en 2009, L'apparition : son émergence en 2011, et Le fond des choses: Outils, oeuvres et procédures en 2012. Leurs partenaires réguliers sont le T2G, le Festival Act'Oral, la Ménagerie de Verre, l'Athénéum de Dijon, le théâtre de Vanves...

En 2011, les quatre mêmes, convaincus qu'il faut s'organiser, créent L'OUTIL, plateforme de production implantée en Bourgogne pour permettre le développement de leurs activités respectives. C'est l 'occasion de redéfinir les choses. De nouveaux projets émergent: Spectateur : droits et devoirs conférence performative et potache créée en 2012 et toujours en tournée. Olivier Veillon met en scène à son tour des spectacles : Bones (2013) créé en partenariat avec l'Institutet, une compagnie Suédoise. Clap (2014), projet participatif créé en partenariat avec Objective : spectacle, une compagnie Allemande. Ainsi que deux spectacles en partenariat avec le CFPTS de Gennevilliers : Manœuvre in the Dark (2015) et L'horizon des évènements (2017). Solal Bouloudnine tourne des courts métrages (A l'endroit , BX , réalise des canulars téléphoniques, invente une fausse émission radio…) Un Festival voit le jour, en Bourgogne là où est implanté la compagnie, à Saint Germain le Rocheux.

En 2013, Baptiste Amann proposera un texte à ses camarades : Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...), le premier volet d'une trilogie. Ce projet, soutenu par la Comédie de Reims et Théâtre Ouvert sera lauréat de l'appel à projet de la pépinière du Soleil Bleu & Glob Théâtre, qui produira le spectacle. Il sera créé en 2016 au Glob Théâtre à Bordeaux, à Théâtre Ouvert et la Comédie de Reims. Puis repris la saison d'après au TNBA, au 104 à Paris, au Théâtre Sorano à Toulouse, à CIRCA à Auch… En 2017, le second volet de la trilogie : Des territoires (…D'une prison l'autre…), produit par la compagnie du Soleil Bleu, sera créé au théâtre du Merlan dans le cadre du festival Actoral, et en tournée à la Comédie de Reims, au Théâtre de la Bastille dans le cadre du festival d'Automne, au TNBA, au Théâtre Sorano à Toulouse, à CIRCA à Auch, au Théâtre de Rochefort etc…

En 2018, au moment de créer le troisième volet de la trilogie, le dispositif d'accompagnement de la compagnie du Soleil Bleu touche à sa fin. C'est pourquoi il convenait de créer une structure jumelle de L'OUTIL, L'ANNEXE, pour permettre un développement autonome du travail, sans dénaturer le projet collectif initial. Baptiste Amann décide de la créer à Bordeaux où il réside.

Baptiste Amman est associé dès 2018 et pour trois années au Merlan scène nationale de Marseille et à la Comédie de Béthune - CDN Hauts-de-France. Il est également artiste associé au TnBA - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et compagnon de La Coupe d'Or – scène conventionnée de Rochefort.

PRESSE: extrait de la revue de presse 1er volet

(…) le dramaturge et metteur en scène fait du théâtre sans grands airs ni messages lourds, mais il ouvre des perspectives d'habitude peu dessinées sur nos scènes. Epaulé par des acteurs complices, il sait émouvoir, faire réfléchir. Et rire aussi ! **E. Bouchez, Télérama**

Ce qui est remarquable, c'est la façon dont Baptiste Amman, s'empare de la situation. A cette fratrie, à cette banlieue, il ne donne aucun contour fixe pour ne pas verser dans le cliché. La question du territoire ne lui est pas étrangère. Et c'est elle qu'il creuse, en lui donnant une épaisseur de vie. Territoire intime, territoire social, territoire politique : tous s'imbriquent. Mais rien de ne pèse dans ces Territoires finement parcourus. **B.Salino, Le Monde**

L'écriture, savamment quotidienne, est riche en dialogues drôles, tendres, féroces parfois. **D. Méreuze, La Croix**

(…) la société dont Baptiste Amann semble vouloir rendre compte ne se pense plus et ne se construit plus simplement en contre. Elle est emportée, emmêlée en elle-même, par toutes les formes de rejets devenus banalement, tragiquement, quotidiens et imbriqués les uns les autres à la manière de l'habitat si caractéristique des banlieues françaises. **H. Pons, Les Inrocks**

(…) La troupe ose les incursions musicales, les chocs émotionnels, les allers retours entre confidence et dialogue. Et pose la question des idéaux. C'est magistral et ces jeunes comédiens sont d'une belle maturité. Ici, l'histoire familiale rejoint l'histoire d'un peuple. **C.Musseau, Sud Ouest**

Extrait de la revue de presse 2ème volet

"Le théâtre de Baptiste Amann est l'espace vivant des contradictions de son temps (dans une mise en scène encore plus esthétique que la première), des espoirs de sa génération. Le public jeune s'y reconnait et applaudit, fort."
Télérama - Emmanuelle Bouchez

"Ce qui séduit ici, c'est la manière dont Baptiste Amann, s'avance sur ces territoires à la fois intimes, sociaux et politiques : sans aucun cliché ni manichéisme, avec toute la force d'une histoire et de personnages on ne peut plus vivants.[...] son écriture fiévreuse, poétique, n'a rien de platement réaliste. Sa mise en scène non plus, qui installe un univers légèrement onirique comme si le réel était toujours doublé de son arrière-plan imaginaire et fantasmatique." **Le Monde - Fabienne Darge**

"Soudain, vers la fin de sa pièce, on n'est plus dans le pavillon témoin mais à la «Convention des morts de la Commune» Ce ne sont plus Lyn, Moussa et Lahcen, mais l'anarchiste Elisée Reclus, la communarde Marie Ferre, la féministe russe Elisabeth Dmitrieff joués par les mêmes acteurs excellents. [...] Ça vit, c'est drôle et, dans les meilleurs moments, ça résonne à nouveaux frais."
Libération - Sonya Faure

"Travaillant la matière théâtrale dans le temps, le jeune auteur et metteur en scène est particulièrement audacieux et ingénieux pour confronter la sociologie d'aujourd'hui à des situations historiques." **Sud Ouest - Céline Musseau**

PLANNING PREVISIONNEL

Du 15 au 20 octobre 2018 : résidence écriture La Gare Franche - Marseille
Du 15 au 19 avril 2019 : résidence La Gare Franche - Marseille
Du 27 mai – 14 juin 2019 : EPAT - chantier dramaturgique > Théâtre Ouvert - Paris
Du 9 au 28 septembre 2019 : résidence de création TnBA
Du 16 octobre au 5 novembre 2019 : résidence de création Comédie de Béthune
Du 6 au 9 novembre 2019
Création *Des territoires 3 (...Et tout sera pardonné ?)* à la Comédie de Béthune

Tournée *(en cours)* **:**
Les 14 et 15 novembre 2019 : Merlan – scène nationale de Marseille
Le 19 novembre 2019 : La Garance - Scène nationale de Cavaillon
Du 27 novembre au 13 décembre 2019 : Théâtre de la Bastille – Paris
Du 28 janvier au 1er février 2020 : TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine
Le 12 mars 2020 : L'Empreinte – Scène nationale de Brive-Tulle (Brive)
Du 18 au 20 mars 2020 : Théâtre Sorano de Toulouse
Du 31 mars au 3 avril 2020 : Théâtre Dijon Bourgogne - CDN

©Mathieu Pernot

EQUIPE DE CREATION

Texte et mise en scène Baptiste Amann
A paraître aux Editions Théâtre Ouvert/Tapuscrit
Assistanat à la mise en scène Amélie Enon
Avec Solal Bouloudnine, Alexandra Castellon, Nailia Harzoune, Yohann Pisiou, Samuel Réhault, Lyn Thibault, Olivier Veillon
Régie générale & construction décor Nicolas Brun
Création lumière Florent Jacob
Création sonore Léon Blomme
Costumes Suzanne Aubert
Administration de production Morgan Hélou

PRODUCTION *(en cours)*

Production L'ANNEXE

Coproduction
Centre National des Dramaturgies Contemporaines - Théâtre Ouvert
Comédie de Béthune - CDN Hauts-de-France
Le Merlan – scène nationale de Marseille
Pôle des Arts de la Scène – la Friche la Belle de Mai
Théâtre de la Bastille (Paris)
Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine
Théâtre Sorano Toulouse
L'Empreinte Scène nationale de Brive/Tulle
La Coupe d'Or – Scène conventionnée de Rochefort

Soutiens
Aide à la production dramatique de la DRAC Nouvelle-Aquitaine
Résidences à La Gare Franche, maison d'artistes & curiosités

Partenaires sollicités
> Office Artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine
> Ville de Bordeaux
> ADAMI
> ARTCENA
> Fonds SACD Théâtre

Baptiste Amann *(auteur, metteur en scène)*

Baptiste Amann est né en 1986. Il suit une formation de comédien à l'ERAC de 2004 à 2007. Il mène depuis 2013 un grand chantier d'écriture et de mise en scène : *Des territoires*, une trilogie qu'il compose avec des acteurs rencontrés au moment de sa formation. Les deux premiers volets ont été joués sur les scènes de Théâtre Ouvert à Paris, du 104, du Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'Automne, du Théâtre du Merlan à Marseille dans le cadre du Festival Actoral, du Glob Théâtre, du TnBA et en tournée (Toulouse, Auch, Béthune, Brive-Tulle, Narbonne, Florac, Reims, Rochefort…).

En 2015, il reçoit les encouragements du CNT pour le premier volet de sa trilogie et le prix Bernard-Marie-Koltès des lycéens en 2017, initié par le TNS. Le second volet de la trilogie sera lauréat de la Commission nationale d'Aide à la création de textes dramatiques - ARTCENA en 2018.
Auteur associé à la Comédie de Reims depuis 2015 il écrit trois pièces pour le metteur en scène Rémy Barché : *Les fondamentaux* (2015), *DETER'* (2016), et *La Truite* (2017).

Il est à partir de 2018, artiste associé au théâtre du Merlan - Scène nationale de Marseille, à la Comédie de Béthune et au Théâtre de la coupe d'or à Rochefort pour trois ans. Il fait parti du dispositif d'échange européen « Fabulamundi ».
Il est édité par les éditions Théâtre Ouvert/ Tapuscrits.

Amélie Enon *(assistante à la mise en scène)*

Elle obtient un master professionnel de “Mise en scène et Scénographie” à l’Université de Bordeaux III où elle y étudie notamment auprès de Gilone Brun, Clyde Chabot, Annette Kurtz. Elle intègre l’École du TNS en 2008 (Groupe 39, section mise en scène) et y met en scène *Et la nuit sera calme* de Kevin Keiss d’après *Les Brigands* de Schiller (Festival Première, Théâtre de la Bastille, CDN- NEST de Thionville-Lorraine) et *Rien n’aura eu lieu* écrit par Kevin Keiss.
En 2011, elle crée la compagnie Les irréguliers. Elle travaille régulièrement comme assistante à la mise en scène (Julie Brochen, Stéphane Braunschweig, Benjamin Lazar).

De 2014 à 2017, elle fait partie du Collectif des quatre chemins, un groupe de recherche au sein du théâtre de la Commune d’Aubervilliers. Elle donne différents ateliers de théâtre auprès d’amateurs et de scolaires (TNS - La commune d’Aubervilliers). En 2016, elle intervient au sein de l’ENSAD de Montpellier avec la promotion 2018 : ensemble, ils élaborent une forme théâtrale à partir des écrits de Rainer Maria Rilke.
En 2018, elle crée *J’apprends à voir Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck avec les acteurs sortant de l’ENSAD.

Solal Bouloudnine *(Hafiz)*

Après une formation à l'ERAC, Solal Bouloudnine a été permanent au CDR de Tours puis ensuite a travaillé avec Alexandra Tobelaim, Les Chiens de Navarre, Baptiste Amann, l'Irmar (Institut des Recherches Menant À Rien), Alexis Moati, Bertrand Bossard…
Il a co écrit et co mis-en scène *Spectateur : droits et devoirs* avec Baptiste Amann et Olivier Veillon.
Au cinéma il a joué sous la direction de Jean-Christophe Meurisse, Noé Debré, Dante Desarthe, Mona Achache...

Il travaille actuellement sur son premier seul en scène : *Seras tu là*.

Il est aussi scénariste et monteur vidéo.

Alexandra Castellon *(Alexandra / Jacques Vergès)*

Cofondatrice du Collectif MXM avec Cyril Teste , elle sort de la promotion 2001 du Conservatoire National Supérieur d 'Art Dramatique de Paris .
Ses professeurs sont Philippe Adrien , Catherine Marnas , Olivier Py et Georges Aperghis.
Elle joue ensuite dans *Gloria* au Festival d 'Avignon mise en scène Jacques Vincey , puis dans *avant /après* au théâtre de la Colline mise en scène Michelle Fouchet ,dans *Shot/Direct* au Festival d'Avignon mise en scène Cyril Teste , et dans les débutantes mise en scène Christophe Honoré l'année suivante . Elle travaille avec le Collectif MXM sur *Paradiscount* et *Électronic city* à la Ferme du Buisson , à l Usine C (Montréal) et aux Ateliers Berthier , sur point zéro au Lieu Unique à Nantes .
Elle joue également sous la direction de Julie Recoing (*Phèdre*) de Michel Didym (*Le jour se lève Léopold* et *Sales Gosses*) de David Lescot (*les jeunes*) de Véronique Belgarde (*Zoltan*) de Sébastien Bournac (*un ennemi du peuple*) de Laurent Pelly (*les oiseaux* , *la cantatrice chauve* et *l'oiseau vert*).
Cette année elle a travaillé avec le collectif Ildi Eldi dans *Ovni(s)* au Festival d Avignon et à Théâtre Ouvert .
Elle participe régulièrement au Festival de la Mousson d été .

Nailia Harzoune *(Nailia / Djamila Bouhireb)*

Nailia Harzoune est une actrice française.
Après trois années passées au Conservatoire du Xème à Paris, Nailia commence les tournages.
Elle tourne son premier long métrage en 2013 : filmée par Tony Gatlif, elle joue Nil dans *Géronimo*.
Puis elle joue Najette dans *Chouf* de Karim Dridi après être allée faire un séjour en prison, filmée par Audrey Estrougo pour son film *La Taularde.*
On peut aussi la voir dans *Made in France* de Nicolas Boukhrief. En mars 2017, Nailia Harzoune est à l'affiche de *Patients*, premier long métrage du slameur Grand Corps Malade, coréalisé avec Mehdi Idir.
Elle tient son premier rôle au théâtre dans la pièce écrite par Baptiste Amann, *Des territoires (...D'une prison l'autre...)*.

Yohann Pisiou *(Moussa)*

Yohann Pisiou a grandi en Guadeloupe, après des études de médiations culturelles à la faculté Paul Valery de Montpellier il intègre l'ERAC entre 2004-2007. Au cours de sa formation, il a travaillé aux côtés de Jean-Pierre Vincent, Didier Galas, Anne Alvaro, Eric Frey,David Lescot... ou il aborde le répertoire classique et contemporain....
A sa sortie il met en scène *le Monte-Plats* de Pinter qu'il joue avec Baptiste Amann. Il part rejoindre Daniel Danis à Montréal, puis jouera *Bintou* avec Laetitia Guédon au festival d'Avignon 2009.
En 2010 il s 'installe à Paris et travaille avec Brigitte Bariley qui monte *Innocence* de Dea Loher, il enchaînera ensuite avec Lazare sur plusieurs pièces, Bertrand Brossard au 104 ,il croise également Olivier Brunhes sur plusieurs projets, Eric Lacascade, Oscar Castro avec qui il collabore au Chili,et bien sûr Baptiste Amann qu'il assistera pour le 1er de "Des territoires", et en tant que comédien dans le second volet.
A l'écran il jouera dans "Lazy Company" de Samuel Bodin et dans différents courts métrages.
Il vit désormais en Guadeloupe ou il croise Hassan Kouyaté sur une lecture ainsi que Luc Saint Eloi qui lui propose de jouer dans "l'impossible procès" dans le cadre du festival de Fort de France "Le Monde en Capitale" en juillet 2018.
Il continu ses collaborations avec Baptiste Amann sur "Des Territoires 3" qui sera crée la saison prochaine, également avec Laetitia Guédon sur *A tribute to Basquiat* de Koffi Kuahulé en tournée.

Samuel Réhault *(Samuel / Capitaine Graziani)*

Samuel Réhault a fait l'ERAC (2002-2005), puis a joué au théâtre, entre autres, sous la direction d'Alain Françon, Pio Marmaï, Ludovic Lagarde, Guillaume Vincent, Rémi Barché et Baptiste Amann.
Rôles notables : «Faust » dans Docteur Faustus lights the lights, et « Léonce » dans la trilogie Büchner, toutes deux mises en scène par Ludovic Lagarde.
Il est également guitariste et auteur-compositeur-interprète, il à réalisé un travail de composition musicale dans *Le mariage de Figaro* mis en scène par Rémi Barché.

Lyn Thibault *(Lyn / Commissaire du Gouvernement)*

Lyn Thibault est née en 1981, a grandi en campagne charentaise. Puis après quelques tergiversions universitaires, elle échoua à l'ERAC, où elle rencontra entre autres V.Lenoble, O.Veillon, S.Bouloudnine, B.Amann. Sortie de l'école elle a joué dans "L'école des femmes" avec Jean-Pierre Vincent (et aussi Daniel Auteuil), "Don Juan" avec Marc Sussi, dans un projet qui court sur "Walden" de Thoreau avec Jean-François Peyret, dans un projet filmé avec Bruno Podalydès et dans les dernières créations de Jean Lambert Wild. Elle s'est essayée au cinéma d'une manière brève.
Aujourd'hui elle travaille régulièrement, presque toujours, avec l'Outil.

Olivier Veillon *(Benny / Infirmier / Pdt Roinard)*

Olivier Veillon est sorti de l'ERAC en 2007. Depuis, il a travaillé comme acteur sous la direction de Jean-Pierre Vincent, Renaud-Marie Leblanc, Catherine Zambon... Il nourrit de longues fidélités avec Bertrand Bossard et Alexandra Tobelaim (dernièrement Face à la mère de Jean-René Lemoine).
En 2009, il fonde l'Outil avec Baptiste Amann, Solal Bouloudnine et Victor Lenoble. Il joue dans leurs spectacles: ceux de l'IRMAR avec Victor Lenoble et Mathieu Besset, la trilogie Des Territoires avec Baptiste Amann. Il co-écrit et joue dans Spectateur: droits et devoirs avec MM Amann et Bouloudnine.
Au sein de l'Outil il mène également ses propres projets comme metteur en scène: Bones avec les Suédois de Institutet, CLAP avec les Allemands d'Objective: Spectacle, Manoeuvres in the dark et L'horizon des événements avec le scénographe Hervé Coqueret au T2G - Théâtre de Gennevilliers.
Son prochain spectacle, Qu'est-ce qu'on va devenir? est en cours de préparation.
Il vit dans la forêt Bourguignonne dont l'opulence le comble, quand le temps le permet, de réjouissances mycologiques variées.

Léon Blomme *(création sonore)*

Léon Blomme a évolué professionnellement pendant plus de dix ans dans le milieu de la musique underground (guitariste pour XRatedX et Kill The Thrill, performer percussionniste pour les Tambours du Bronx).
Depuis 2005, il a obliqué vers le théâtre à Bordeaux où il a participé aux créations/tournées de Dominique Pitoiset (*Qui a peur de Virginia Woolf ?*, *Mort d'un commis voyageur*) et Laurent Laffargue (*Molly Bloom*, *Point d'Infini*). Le spectacle est son métier et sa passion depuis plus de 20 ans.

Nicolas Brun *(régie générale, construction décor)*

Après avoir obtenu son diplôme en Machinerie théâtrale et Construction de décors à l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre), Nicolas Brun s'est spécialisé en accroche et levage (machinerie contrebalancée).
Depuis 1992, il est sollicité en tant que constructeur décor (Grand Théâtre de Bordeaux, Compagnie du Soleil Bleu, Théâtre national Bordeaux en Aquitaine, Festival Hellfest et pour de nombreuses autres structures). Il accompagne également différents metteurs en scène en tant que régisseur général et régisseur plateau.
Il a récemment créé LASCA-Atelier des structures et des compagnies en Aquitaine.